

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Yelva, ou L'orpheline russe**

**Scribe, Eugène  
Villeneuve, Théodore Ferdinand Vallon  
Desvergiers, ...**

**Bielefeld, 1844**

Akt II

[urn:nbn:de:bsz:31-90123](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-90123)

## SECONDE PARTIE.

*Le théâtre représente une grande Salle d'un château gothique: porte au fond; à droite et à gauche, une grande croisée; sur le premier plan, deux portes latérales. L'appartement est décoré de grands portraits de famille.*

### Scène I.

TCHÉRIKOF *seul*, puis KALOUGA, et DEUX DOMESTIQUES.

TCHÉRIKOF, *entrant par le fond*. Dieu! qu'il fait froid! (*Kalouga entre: il est suivi de deux valets, qui restent au fond; Kalouga se tient à une distance respectueuse de Tchérif, à sa droite.*) Surtout quand on a été en France, et qu'on a l'habitude des climats tempérés... Je ne peux pas me faire à ce pays, et je serai obligé, pour me réchauffer, de mettre le feu à mes propriétés... Kalouga, quel temps fait-il?

KALOUGA. Superbe, monseigneur... trois bieds de neige.

TCHÉRIKOF. Monseigneur... Ce que c'est que d'avoir habité la France et l'Allemagne!... il s'est composé un baragouin franco-autrichien, auquel on ne peut rien comprendre.

KALOUGA. Et ché afre permis à fos fassaux, bour le divertissement, de promener en patinant, sur les fossés de fotre château... Fous

pouvez le foir de le fenêtre... à travers la filtrage...

TCHÉRIKOF. Du tout... Rien que de les regarder... il me semble que ça m'enrhumerait.

KALOUGA. Il être, cependant, bien chaude aujourd'hui.

TCHÉRIKOF. Je crois bien... vingt degrés... Il est ici dans sa sphère... lui qui, lorsque nous étions à Paris, étouffait au mois de jaanvier.

*Air du Pot de Fleurs.*

Fils glacé de la Sibérie,  
Et regrettant dans chaque endroit  
Les doux frimas de sa patrie,  
Il n'adorait, ne rêvait que le froid.  
Pour lui Paris fut sans charme et sans grâces ;  
Il n'y goûtait, dans son mortel ennui,  
Qu'un seul bonheur, c'était à *Tortoni*,  
En me voyant prendre des glaces,  
Oui, son bonheur, c'était à *Tortoni*.  
En me voyant prendre des glaces.

*(Il fait signe aux valets de sortir.)*

*(À Kalouga.)* Écoute ici... C'est aujourd'hui un grand jour... une noce... une solennité de famille... Le comte de Leczinski, mon oncle, noble Polonais, qui à cinq ou six châteaux, dont pas un habitale, a bien voulu accepter le mien pour y marier sa fille, ma cousine Fœdora... qui, à notre départ, n'était qu'une enfant... et qui a profité de notre absence pour devenir la plus jolie fille de toute la Pologne-Russe.

KALOUGA. Ya, monseignir... li être un pien peau femme..

TCHÉRIKOF. Est-ce que je vous ai dit de parler, Kalouga ?

KALOUGA. Nein... (*Sur un geste de Tchérikof.*) Nicht...

TCHÉRIKOF. Alors, taisez-vous !... Depuis que ce petit gaillard-là a été en France, il n'y a pas moyen de le faire taire... quand il s'agit de jolies femmes... Que ça t'arrive encore !... je te fais attacher comme Mazeppa, sur un cheval tartare... et tu verras où ça te mènera... Mais revenons... Mon oncle et sa fille sont déjà arrivés hier soir, ainsi qu'une partie de la noblesse du pays... Nous attendons dans la journée le futur ; un jeune seigneur français, que j'ai connu à Paris, et avec qui nous étions très-bien ; quoique autrefois nous ayons manqué de nous brûler la cervelle... mais en France cela n'empêche pas d'être amis.. Il va arriver, ainsi que sa famille.. et j'ordonne, Kalouga, à tous mes vassaux, de redoubler de soins, d'égards, de prévenances... je veux sur toutes les physionomies un air d'hilarité et de bonheur.

*Air:* De sommeiller encor, ma chère.

Je n'admets pas la moindre excuse,  
Que l'on se montre et joyeux et content !

Oui, je veux que chacun s'amuse ;

Sinon, malheur au délinquant !

Cent coups de knout, voilà ce que j'impose

Pour le premier qui s'ennuierait ;

Quitte ensuite à doubler la dose,

Si ça ne produit pas d'effet.

KALOUGA. Je comprendre pien, monseigneur.

TCHÉRIKOF. En ce cas, c'est vous, Kalouga, que je charge de donner l'exemple. (*Kalouga*

*prend une physionomie riante.*) A la bonne heure! Songe que nous devons, par l'urbanité de nos manières, donner aux étrangers une haute idée de notre nation... il ne suffit pas d'être Cosaque.. il faut encore être honnête.

KALOUGA. Ya, monseignir.

TCHÉRIKOF. C'est la comtesse Fædora... Tiens-toi droit.. salue, et va-t'en. (*Kalouga salue et sort.*)

## Scène II.

FÆDORA, TCHÉRIKOF.

TCHÉRIKOF. Eh bien, ma belle cousine, comment vous trouvez-vous dans le domaine de mes ancêtres?

FÆDORA. À merveille... il me rappelle nos premières années et les plaisirs de notre enfance... C'est ici, mon cousin, que vous avez été élevés; et vous rappelez-vous, lorsqu'avec vos frères et sœurs, nous courions tous dans ces grands appartements?

TCHÉRIKOF. Où nous jouions à cache-cache et au colin-maillard.

FÆDORA. Et quand votre pauvre mère, (*montrant un portrait à droite*) que je crois voir encore, était si effrayée en nous apercevant cinq ou six dans la même balançoire...

TCHÉRIKOF. C'est vrai.. Et vous rappelez-vous, lorsqu'à coups de boules de neige, nous jouions à la bataille de Pultawa?

*Air de la Sentinelle.*

Oui, sous nos doigts, la glace offrait soudain  
Un château-fort dont nous faisons le siège;

Galment alors, au pied de ce Kremlin,  
 Nous construisions trente canons de neige..  
 Comme Josué, je demandais au ciel  
 Que le soleil respectât notre gloire;  
     Car, saisis d'un effroi mortel,  
 Nous tremblions que le dégel  
     Ne vint nous ravir la victoire.

Je dis la victoire, parce que c'était toujours  
 moi qui battais les autres.. je faisais Pierre-le-  
 Grand.

FÆDORA. Et moi, l'impératrice Catherine.

TCHÉRIKOF. C'est maintenant, ma cousine, que  
 vous pourriez jouer ce rôle-là au naturel; car  
 je vous avouerai qu'en vous revoyant, j'ai été  
 tout étonné de ce maintien plein de noblesse  
 et de dignité.. je n'en revenais pas.

FÆDORA. Vraiment!..

TCHÉRIKOF. C'est bien mieux qu'avant mon  
 départ.. et moi, cousine, qu'en dites-vous?

FÆDORA. Je trouve aussi que vous êtes  
 changé.

TCHÉRIKOF. C'est ce que tout le monde dit:  
 et vous me trouvez? .

FÆDORA. Moins bien qu'autrefois.

TCHÉRIKOF. Bah! c'est étonnant.. vous êtes la  
 seule; car tous mes vassaux me trouvent su-  
 perbe.. et mes vassales sont du même avis.

FÆDORA. Ecoutez donc, Iwan, j'ai peut-être  
 tort de vous parler ainsi; mais entre cousins..

TCHÉRIKOF. C'est juste, on se doit la vérité..  
 et je vous ai donné l'exemple, vous trouvez  
 donc..

FÆDORA. Que vous n'êtes plus, vous-même;  
 vous n'êtes plus comme autrefois, un bon et

franc Moscovite... un peu bourru, un peu brusque.. J'aimais mieux cela! car au moins c'était vous.. c'était votre caractère.. On est toujours si bien quand on est de son pays!.. Je suis Moscovite dans l'âme.. je n'ai jamais voyagé.. je ne connais rien.. mais il me semble que ce qu'il y a de plus beau au monde, c'est un seigneur russe, au milieu de ses domaines, entouré de ses vassaux dont il peut faire le bonheur.. C'est un prince.. c'est un souverain.. Et, si j'avais été maîtresse de mon sort.. je n'aurais jamais rêvé d'autre existence, ni formé d'autres désirs.

TCHÉRIKOF. Il se pourrait!.. et cependant, aujourd'hui même épouser un étranger.. un Français.. le jeune comte de Césanne!

FÈDORA. Mon père le veut.. et, en Russie, quand les pères commandent, les filles obéissent toujours.. est-ce bien terrible, mon cousin, de quitter ainsi son pays.. d'aller vivre en France parmi des vassaux qui n'ont été élevés ni à vous connaître, ni à vous aimer.. En a-t-il beaucoup?...

TCHÉRIKOF. M. de Césanne?..

FÈDORA. Oui.. combien a-t-il de paysans?

TCHÉRIKOF. Il n'en a pas du tout.. Dans ce pays-là, les paysans sont leurs maîtres.

FÈDORA. Il serait possible!.. les pauvres gens!.. Qui donc alors peut les défendre ou les protéger?

TCHÉRIKOF. Ils se protègent eux-mêmes.

FÈDORA. C'est inconcevable!.. Et dites-moi, mon cousin, est-ce que ça peut aller dans un pays comme celui-là?

TCHÉRIKOF. Cela va très-bien... c'est-à-dire ça pourrait aller mieux.. mais ça viendra, grâce aux nouveaux changements.. et quand vous serez une fois en France, vous ne voudrez plus la quitter.

FÆDORA. J'en doute.

TCHÉRIKOF. Surtout si vous aimez votre mari .. car je pense que vous l'aimez.

FÆDORA. Ah! mon dieu oui.. mon père me l'a ordonné.. mais on m'avait dit que les Français étaient si légers, si étourdis..

TCHÉRIKOF. Il est vrai que nous sommes.. (*se reprenant.*) qu'ils sont fort aimables.

FÆDORA. C'est possible... et cependant, depuis que M. de Césanne est à Wilna... il a un air si triste...

TCHÉRIKOF. Que voulez-vous!... d'anciens chagrins... il a été trompé... En France, cela arrive à tout le monde... moi, le premier...

FÆDORA. Faire cinq-cents lieues pour cela!..

TCHÉRIKOF. C'est vrai!... il y a tant de gens qui, sans sortir de chez eux, sont aussi avancés que moi; mais que voulez-vous?... Lorsque je suis parti, j'étais seul au monde... je n'avais que moi d'ami et de parent... car, de tous ceux dont nous parlions tout-à-l'heure, il ne reste plus que nous, ma cousine... et puis, comme j'ai toujours été original, moi, j'avais une manie... c'était de trouver le bonheur, qui est une chose si difficile et si rare, qu'on ne peut pas le chercher trop loin.

*Air nouveau de M. Heudier.*

Pour le trouver, j'arrive en Allemagne;  
Où l'on me dit: Voyez plus loin, hélas!



Rempli d'espoir, je débarque en Espagne ;  
 On me répond : On ne le connaît pas.  
 En vain la France à l'Espagne succède ;  
 Vite on m'envoie en Angleterre... Enfin  
 Personne, hélas ! chez soi ne le possède :  
 Chacun le croit chez son voisin.

FÆDORA.

Même air.

J'en conviens, il est bien terrible  
 De visiter, pour rien, tant de pays...

TCHÉRIKOF.

Le bonheur est donc impossible ?

FÆDORA.

Je n'en sais rien... mais je me dis :  
 Puisqu'en courant toute la terre  
 On ne saurait le rencontrer... je voi  
 Que le bonheur est sédentaire ;  
 Pour le trouver, il faut rester chez soi.

### Scène III.

LES PRÉCÉDENTS, KALOUGA.

KALOUGA. Monseignir... un grand foiture  
 entre dans le cour du chéteau... Monsir le  
 comte de Césanne...

TCHÉRIKOF. Ah ! mon dieu !

KALOUGA. Et puis, il être fenu aussi dans un  
 kibitch... un monsir avec des papiers...

(Il sort.)

TCHÉRIKOF. C'est pour le contrat... Ce que  
 nous appelons en France... un notaire... (A  
 part.) S'il avait pu geler en route, lui et son  
 encrier !

FOEDORA. Adieu, mon cousin... Il faut alors que je retourne au salon, où mon père va me demander.

TCHÉRIKOF. Oui, sans doute... mais c'est que j'avais un secret à vous confier.

FOEDORA. Un secret... Il suffit que cela vous regarde, pour que cela m'intéresse aussi... et nous en reparlerons tantôt, après ce contrat qui m'ennuie... et je vais me dépêcher, pour que cela soit plus tôt fini... A ce soir, n'est-il pas vrai?  
(Elle sort.)

#### Scène IV.

TCHÉRIKOF, *seul.*

Oui, à ce soir... Il sera bien temps, quand elle en aura épousé un autre!... Elle a raison; depuis long-temps je cours après le bonheur, et j'arrive toujours trop tard.

#### Scène V.

ALFRED, TCHÉRIKOF, Mme DE CÉSANNE.

*Tchérikof va au-devant de Mme de Césanne, à qui il offre sa main.*

CHŒUR.

*Air de la contredanse de la Dame Blanche.*

Mes amis, chantons

Et fêtons

Cette heureuse alliance,

Que ce soir nous célébrerons;

Unissons nos vœux et nos chants.

Prouvons par nos joyeux accents

Que, suivant l'ordonnance,  
 Nous sommes tous gais et contents.  
 (*Une jeune fille offre des fleurs dans une cor-  
 beille à Mme de Césanne, qui lui fait signe  
 de les mettre sur la table.*)

TCHÉRIKOF.

Quelle douce harmonie...  
 C'est fort bien, mes amis;  
 Chantez, je vous en prie;  
 Vos accents et vos cris  
 Rappellent en Russie  
 L'opéra de Paris.

CHŒUR.

Mes amis, chantons, etc. etc.  
 (*Le chœur sort.*)

TCHÉRIKOF, à Alfred, avec un peu d'embarras.  
 Combien je suis heureux, mon cher Alfred, de  
 vous recevoir chez moi, ainsi que votre aimable  
 famille... vous qui avez daigné m'accueillir  
 à Paris, avec tant de grâce et de bonté!... Et  
 M. de Césanne, je ne le vois pas?

MAD. DE CÉSANNE. Le comte de Leczinski l'a  
 reçu à son arrivée, et tous les deux se sont  
 enfermés ensemble, ainsi qu'un homme de loi  
 que j'ai cru apercevoir.

TCHÉRIKOF, à Alfred. Et vous avez, sans  
 doute, présenté vos hommages à ma jeune cou-  
 sine, à votre future?

ALFRED, froidement. Mais non... je ne crois  
 pas... Il me tardait de vous voir, et de vous  
 remercier de toutes les peines que ce mariage  
 va vous donner.

TCHÉRIKOF. Certainement, la peine n'est rien

... et si vous saviez, au contraire, avec quel plaisir... (*A part.*) C'est étonnant, comme j'en ai... (*A la Comtesse.*) Vous ne trouverez pas ici le luxe et les plaisirs de Paris... je désire cependant que cet appartement... (*montrant la porte à droite*) puisse vous convenir.

MAD. DE CÉSANNE. Je le trouve superbe.

TCHÉRIKOF. C'était celui de ma mère... dont vous voyez le portrait... (*montrant un grand portrait qui se trouve sur la porte à droite*) la comtesse de Tchérikof, que j'ai perdue, ainsi que toute ma famille, dans l'incendie de Smolensk.

MAD. DE CÉSANNE, avec intérêt. Vraiment!... ah! combien je suis fâchée de vous avoir rappelé de pareils souvenirs.

TCHÉRIKOF. Oui, oui... il faut les éloigner... d'autant qu'aujourd'hui... il faut être gai... n'est-ce pas, mon cher Alfred? il s'agit d'être gai.

MAD. DE CÉSANNE. Vous avez raison: car, d'après ce que j'ai vu en arrivant, tout est disposé pour ce mariage...

ALFRED. Oui, ce soir, à minuit... n'est-il pas vrai? et c'est vous, mon cher cousin... qui serez mon témoin.

TCHÉRIKOF, à part. Son témoin!... il ne manquait plus que cela... Voilà la seconde fois que je lui servirai de témoin pour lui faire épouser celle que j'aime.

ALFRED. Eh quoi! vous hésitez?

TCHÉRIKOF. Du tout, cousin... c'est une préférence bien flatteuse... mais j'ai peur que cela ne vous porte pas bonheur.

ALFRED. Et pourquoi?

TCHÉRIKOF. Parce que ça nous est déjà arrivé, et que ça ne nous a pas réussi.

ALFRED. Au nom du ciel, taisez-vous.

MAD. DE CÉSANNE. Qu'est-ce donc ?

TCHÉRIKOF. Une aventure originale qu'on peut vous conter maintenant... un mariage dont j'ai été le témoin... c'est-à-dire, dont je n'ai rien été.

ALFRED. De grâce...

TCHÉRIKOF. Ce n'est pas vous, c'est moi qui n'ai été le plus mystifié; me faire courir tout Paris, pour retenir moi-même trois fiacres jaunes, et six chevaux de toutes les couleurs... et revenir ensuite au grand galop, seul, dans trois sapins, pour trouver... qui?... personne... pour apprendre... quoi?... rien... car la mariée était partie pour aller... où? je vous le demande.

MAD. DE CÉSANNE, à part. Grand dieu!

TCHÉRIKOF.

*Air* Un homme pour faire un tableau.  
 Nous courons, mes fiacres et moi,  
 Au temple, où partout je regarde...  
 Personne, hélas! et je ne voi  
 Qu'un Suisse avec sa hallebarde.  
 Pour l'hymen, pas d'autres apprêts;  
 Impossible qu'il s'accomplisse...  
 Pour un mariage français  
 Nous n'étions qu'un Russe et qu'un Suisse.

Et le plus original, monsieur vient me chercher querelle, m'accuser de l'avoir enlevée... et nous avons manqué de nous battre.

MAD. DE CÉSANNE. °Quoi! Alfred, vous auriez pu soupçonner ?

ALFRED. Eh bien! oui... Malgré toutes les raisons qu'il m'a données, et auxquelles je n'ai rien trouvé à répondre, je n'ai jamais été bien convaincu.... et dernièrement encore, ne disait-on pas qu'Yelva l'avait suivi... qu'elle était cachée dans un de ses châteaux?

TCHÉRIKOF. Avoir une pareille idée d'un gentilhomme moscovite!... d'un honnête boyard!

ALFRED. Pardon... Ce n'est pas que je tiens à ma perfide qui m'a trahi... et que j'ai oubliée!... mais être trompé par un ami! (*Lui prenant la main.*) Ne parlons plus de cela... qu'il n'en soit plus question. D'ailleurs, je me marie... je suis heureux... j'épouse votre cousine.

## Scène VI.

### LES PRÉCÉDENTS, KALOUGA.

KALOUGA. Là être la vagnemastre, qui apporter les gazettes pour monseigneur... et les lettres pour toute la société.

ALFRED, *vivement*. Y en a-t-il pour moi?

KALOUGA. Non, mossié... Mais en foilà un bour matam' la comtesse... elle être de Wilna (*Il donne la lettre à Tchérikof qui la remet à Mme de Césanne.*)

MAD. DE CÉSANNE. De Wilna?... j'en attendais, et j'avais dit qu'on me les adressât dans ce château.

TCHÉRIKOF. Nous vous laissons... vous êtes chez vous... et voici Kalouga, un jeune Cosaque, que je mets à vos ordres... (*A Alfred.*) Venez, je vous conduis à votre appartement...

de là au salon, et puis au dîner qui nous attend... un dîner à la française, où vous trouverez un de vos compatriotes.

ALFRED. Et qui donc?

TCHÉRIKOF. Le champagne... car tous les mois j'en fais venir... j'ai à Paris un banquier, rien que pour cela.

ALFRED. Vraiment?

TCHÉRIKOF. C'est que la Russie en fait une consommation... on en boit ici deux fois plus qu'on n'en récolte en France.

MAD. DE CÉSANNE. Ce n'est pas possible.

TCHÉRIKOF. Si vraiment... l'industrie a fait tant de progrès!

*(Tchérikof et Alfred entrent dans l'appartement à droite, dont la porte reste ouverte.)*

### Scène VII.

Mme DE CÉSANNE, KALOUGA.

MAD. DE CÉSANNE. Ils sont partis... Voilà cette lettre que j'attendais... et que maintenant je n'ose ouvrir. *(On entend le son d'une cloche.)* Quelle est cette cloche?

KALOUGA. Ce être à la porte du château... les vagabonds qui temantir asile pour le nuit. *(Allant à la fenêtre de gauche, qu'il ouvre.)* Wer da? qui vive?... fous rebontir bas... tant bire pour fous. *(Il referme la fenêtre. On sonne encore.)*

MAD. DE CÉSANNE, qui a décacheté la lettre. Encore!... voyez donc ce que ce peut être?

KALOUGA. Che afre temanter... ly afre bas rebontu... si restir à le borte.

MAD. DE CÉSANNE. Par le froid qu'il fait!

KALOUGA. Li être un pel température pour la bivouac... un blein lune... qui li être pien chaude.

MAD. DE CÉSANNE. Y penses-tu?

*Air*: Qu'il est flatteur d'épouser celle.  
De misère et de froid, peut-être,  
Il va périr... Ouvre-lui donc;  
Sois charitable.

KALOUGA.

A notre maître  
J'va en t'manter la permission.

LA COMTESSE.

Est-elle donc si nécessaire?  
As-tu besoin, dans ta bonté,  
Des ordres d'un maître... pour faire  
Ce que prescrit l'humanité?

D'ailleurs je prends tout sur moi.

KALOUGA. Ce être différent... che opéir d'un air affable... monseignir l'afre ortonné. Je fais parler à la concierge.

(Il sort par la porte à gauche.)

### Scène VIII.

Mme DE CÉSANNE, seule.

Ah! que ce séjour m'attriste! tout y est froid et glacé... Il faut leur ordonner d'être humains... il obéissent du moins... c'est toujours cela... (Regardant la signature de la lettre.)

„Nicolauf, commerçant à Wilna.“ Lisons.

„Madame la Comtesse,

„Vous m'avez fait annoncer, par MM. Martin et Compagnie, mes correspondants, qu'une jeune



filles, à laquelle vous preniez le plus grand intérêt, partirait de France le 15 septembre dernier; qu'elle suivrait la route de Berlin, de Posen et de Varsovie; et que, vers la fin de novembre, elle arriverait à Wilna... Mais il paraît que, quelques lieues avant Grodno, la voiture, dans laquelle elle se trouvait, a été attaquée... et c'est avec douleur que je vous apprendis que l'homme de confiance, qui l'accompagnait, est au nombre des voyageurs qui ont péri..." (*S'interrompant.*) Grand Dieu!

(*Reprenant la lecture de la lettre.*)

»Quant à la jeune fille à laquelle vous vous intéressez, on n'a aucune nouvelle de son sort... mais du moins, et, d'après les renseignements que nous avons pris, rien ne prouve qu'elle ait perdu la vie; et, si elle a pu seulement parvenir jusqu'à Grodno, nul doute qu'elle ne nous informe de ce qu'elle est devenue..."

Et comment le pourrait-elle?

*Air*: de l'Ermitte de St.-Avelle.  
 Sur cette terre isolée  
 Qui sera son protecteur?  
 Elle s'est donc immolée  
 Pour moi, pour son bienfaiteur!  
 Étrangère, hélas! et bannie,  
 Faut-il, par un malheur nouveau,  
 Qu'elle vienne perdre la vie  
 Aux lieux même où fut son berceau!

## Scène IX.

Mme DE CÉSANNE, KALOUGA et YELVA, entrant par la porte à gauche.

(REFRAIN DE LA PETITE MENDIANTE.)

KALOUGA, soutient Yelva, qui s'appuie sur son bras. Entrir...! entrir... sous... la pelle enfant... mais ce être bas honnête... de bas répontre à moi... qui li être pien galant. (Il la conduit auprès du fauteuil à droite du théâtre.)

YELVA. En paysanne russe, pâle et se soutenant à peine, s'appuie sur le fauteuil (MUSIQUE) et indique que tous ses membres sont engourdis par le froid.

KALOUGA, à Mme de Césanne. Li être un petite fille qui li être bas de ce tomaine... car le connaître toutes.

MAD. DE CÉSANNE. C'est bien... (S'approchant d'elle.) Dieu! qu'ai-je vu! (MUSIQUE.) (A ce cri, Yelva tourne la tête, veut s'élaner vers la comtesse, mais ses forces la trahissent; elle ne peut que tomber à ses pieds, en lui tendant les bras.) Ma fille... mon enfant!... c'est toi qui m'es rendue!... mais dans quel état!... cette pâleur!... ces obscurs vêtements!... La misère était donc ton partage?...

YELVA fait signe qu'elle la revoit, qu'elle est heureuse, qu'elle se porte bien; mais en ce moment, elle chancelle et retombe sur le fauteuil.

MAD. DE CÉSANNE. O ciel!... la fatigue... le froid... (à Kalouga) laissez-nous.

KALOUGA. Ya, matame.

MAD. DE CÉSANNE. Surtout, pas un mot de cette aventure.

KALOUGA. Ya...

MAD. DE CÉSANNE. Vous n'avez rien vu.

KALOUGA. Ya.

MAD. DE CÉSANNE. Rien entendu.

KALOGUA, Ya. *(Il sort.)*

### Scène X.

YELVA, *sur un fauteuil*, Mme DE CÉSANNE.

MAD. DE CÉSANNE. Depuis l'horrible catastrophe qui t'a séparée de ton guide, qu'es-tu devenue au milieu de ces déserts?

(ROMANCE DE LÉONIDE.)

YELVA *lui indique qu'elle s'est trouvée seule, sans argent et presque sans vêtements; elle souffrait; elle avait bien froid; elle a marché toujours devant elle, ne rencontrant personne; elle a continué sa route; elle marchait toujours mourant de fatigue et de froid (Refrain de la petite Mendiante), et quand elle rencontrait quelqu'un, elle tendait la main et se mettait à genoux, en disant :*

Prenez pitié d'une pauvre fille.

MAD. DE CÉSANNE. O ciel! obligée de mendier... Et quand venait le soir?... et aujourd'hui par exemple... dans cette campagne éloignée de toute habitation?

YELVA *fait signe que la nuit commençait à la surprendre; qu'elle cherchait autour d'elle où reposer sa tête; qu'elle n'apercevait rien; et, désespérée, elle était résignée à se coucher sur la terre, et à mourir de froid, lorsque ses yeux sont tombés sur ce médaillon qu'elle avait*

conservé. (Air de la romance d'Alexis.) *Elle a imploré sa mère, l'a priée de la protéger.*

MAD. DE CÉSANNE. Oui, ta mère que tu implorais devait te protéger !

YELVA soudain elle a aperçu une lumière (Musique douce); c'était celle du château; elle a marché avec courage, et, quand elle s'est vue aux portes de cette habitation, elle s'est traînée jusqu'à la cloche qu'elle a sonnée. (Air de Jeannot et Colin: Beaux jours de notre enfance.) *On est venu ouvrir, et la voilà dans les bras de sa bienfaitrice.*

MAD. DE CÉSANNE. Oui... tu ne me quitteras plus... et, quoi qu'il arrive, c'est moi qui, désormais, veux veiller seule sur tes jours et sur ton bonheur.

YELVA la regarde avec tendresse, puis avec embarras, et montrant son cœur et sa main, elle lui fait entendre qu'il n'y a plus de bonheur pour elle. Puis, tirant de son sein son bouquet de mariage qu'elle a conservé, elle lui demande par gestes :

Et celui qui m'aimait, qui devait m'épouser... qu'est-il devenu?... où est-il?

MAD. DE CÉSANNE. Celui qui t'aimait, qui devait t'épouser?... Alfred?...

YELVA, avec émotion. Oui.

MAD. DE CÉSANNE. Yelva, oublions-le... n'en parlons plus, surtout aujourd'hui.

YELVA, effrayée, lui demande par ses gestes : Est-ce qu'il est mort?... est-ce qu'il n'existe plus ?

MAD. DE CÉSANNE. Non... rassure-toi... il vit... il existe...

YELVA témoigne sa joie.

MAD. DE CÉSANNE. Mais, je ne sais comment t'apprendre...

### Scène XI.

YELVA, Mme DE CÉSANNE, FOEDORA.

FOEDORA, *entrant par le fond.* Madame, on m'envoie vous chercher... on vous demande au salon... (*Voyant Yelva.*) Mais quelle est cette jeune fille?

MAD. DE CÉSANNE. Une infortunée que nous venons de recueillir, et à qui nous avons donné l'hospitalité.

FOEDORA. Ah! je veux être de moitié dans votre bienfait!... je veux la présenter à M. Alfred. (*Yelva fait, ainsi que Mme de Césanne, un geste d'effroi.*) Oui, M. Alfred de Césanne... c'est mon mari... celui que je vais épouser!... (*A Mme de Césanne.*) Madame... je veux dire, ma mère... car vous savez que tout est déjà disposé... les vassaux, les paysans sont dans le vestibule, les musiciens en tête... il ne manque plus que mon cousin, qui n'était pas encore descendu au salon. (*Pendant que Foedora parle, Yelva et Mme de Césanne indiquent par leur pantomime les diverses émotions qu'elles éprouvent.*) (*A Yelva.*) Venez, venez avec moi... M. Alfred ne me refusera pas la première grâce que je lui demanderai; et vous ne me quitterez plus... Ne le voulez-vous pas?...

YELVA *témoigne le plus grand trouble.*

MAD. DE CÉSANNE. Excusez-la... cette pauvre fille ne peut ni vous entendre, ni vous répondre... elle ne sait ni le français, ni le russe.

FOEDORA. Ah! c'est dommage!... elle est si

jolie... que j'aurais désiré qu'elle fût de notre pays... Mais c'est égal... venez toujours, vous assisterez à ce mariage... (*Yelva s'éloigne avec effroi.*) Eh ! bien, qu'a-t-elle donc ? (*Souriant.*) Vous avez raison... elle ne me comprend pas... il semble que je lui aie fait peur.

MAD. DE CÉSANNE. Dans l'état de faiblesse où elle est... un peu de repos lui est seul nécessaire.

FOEDORA. En effet... elle a l'air de souffrir.

MAD. DE CÉSANNE. Ah ! c'est qu'elle est bien malheureuse... elle est bien à plaindre, je le sais... tant de coups l'ont frappée à la fois!... mais je connais aussi de quels nobles sentiments elle est capable... (*Yelva serre la main de Mme de Césanne, comme pour lui dire qu'elle est tout-à-fait résignée*), et, après tant de sacrifices et de souffrances, elle ne voudrait pas en un moment détruire ce qu'elle a fait.

FOEDORA. Oui... il faut qu'elle reprenne confiance; puisque la voilà avec nous, bientôt ses malheurs seront finis

MAD. DE CÉSANNE, regardant Yelva. Vous avez raison... encore un instant... un instant de courage... c'est tout ce que je lui demande; et tout sera fini.

YELVA essuie les larmes, regarde Mme de Césanne, lui prend la main, et semble lui dire avec fermeté:

Le courage, je l'aurai.  
Elle aperçoit à gauche une caisse de fleurs; elle va en cueillir une, s'approche de Feodora, lui fait la révérence, et la lui présente. (*Air de Léocadie.*)

FEODORA. Un bouquet pour mon mariage...

pauvre enfant! c'est elle qui la première m'en aura présenté... fasse le ciel que cela me porte bonheur!

YELVA *en ce moment regarde sa parure de mariée, sa couronne et son bouquet d'oranges; l'orchestre finit l'air de Léocadie:*

Voilà pourtant comme je serais.  
A la fin de l'air, elle se jette dans les bras de Mme de Césanne, qui la presse contre son cœur, en lui donnant les marques de la plus vive tendresse.

MAD. DE CÉSANNE, à Foedora. Venez... venez... on nous attend.

(Elles sortent par le fond.)

## Scène XII.

(MUSIQUE.)

YELVA seule,

tombe anéantie dans le fauteuil... Elle reste un instant absorbée dans sa douleur; puis, semblant reprendre tout son courage, elle fait signe que tout est fini, qu'elle bannit Alfred de son cœur...

C'est dans ce moment sans doute, qu'il se marie...

Elle prend le bouquet qu'elle avait conservé, le regarde avec attendrissement et le jette loin d'elle. Elle écoute; croit entendre une musique religieuse; se met à genoux, et prie pour lui. Plus calme alors, elle lève la tête, et regarde autour d'elle; elle éprouve, à l'aspect de ces lieux, une émotion dont elle ne peut se rendre compte; elle se lève précipitamment et semble reconnaître cette chambre; elle examine avec attention la tenture,

*les meubles; puis, posant la main sur son cœur, elle cherche à retenir des souvenirs qui lui échappent.*

### Scène XIII.

YELVA, TCHÉRIKOF, *sortant de l'appartement à droite.*

TCHÉRIKOF. Allons, voilà déjà les airs du pays... les chants de noces qui se font entendre. Je leur ferai donner le knout, pour leur apprendre à chanter et à être heureux sans moi... Mais quelle est cette paysanne?... O ciel! en croirai-je mes yeux?... Yelva sous ce déguisement, et dans ce château!

YELVA, *à sa vue, fait un geste de surprise, et court à lui.*

TCHÉRIKOF. Et Alfred! quel sera son étonnement?

YELVA *lui fait signe de se taire.*

TCHÉRIKOF. Quoi! vous ne voulez point qu'il sache... vous craignez sa présence.

YELVA *fait signe que oui.*

TCHÉRIKOF. Et comment êtes-vous ici? qui vous amène chez moi?

YELVA, *par gestes.* Ceci est à vous?

TCHÉRIKOF. Oui... ce château m'appartient.

MUSIQUE.

YELVA *le regarde avec une nouvelle attention, et comme si elle ne l'avait jamais vu; il semble qu'elle veuille lire sur son visage et deviner ses traits.*

TCHÉRIKOF. Qu'a-t-elle donc? d'où vient l'émotion qu'elle éprouve?

YELVA *met une main sur son cœur, et de l'au-*



tre lui fait signe de se taire, et de ne point troubler les idées qui lui arrivent en foule.

Oui, quand elle était petite, elle a vu tout cela.... Elle court à la fenêtre à gauche, montre les jardins.

TCHÉRIKOF. Dans ces jardins!... Eh! bien, que voulez-vous dire?

YELVA lui fait signe qu'il y a une balançoire (Air: Balançons-nous), des montagnes russes d'où on descendait rapidement.

TCHÉRIKOF, étonné. Il me semble qu'elle parle de balançoire... de montagnes russes... Qu'est-ce que cela signifie?

YELVA témoigne son impatience de ce qu'il ne comprend pas. (Air: Un bandeau couvre les yeux.) Puis, comme à une idée qui lui vient, elle lui fait signe qu'autrefois, dans ce salon, elle jouait avec des enfans de son âge; et, faisant le geste de se mettre un bandeau sur les yeux, elle court après quelqu'un, comme si elle jouait au colin-maillard. (Air *vis*.) Tous ses gestes se succèdent rapidement et sans qu'elle fasse presque attention à Tchérïkof, qui la regarde d'un air étonné et attendri.

TCHÉRIKOF. Pauvre enfant! je ne sais pas ce qu'elle a, ni ce qu'elle veut dire... mais il y a dans ses gestes... dans sa physionomie une expression que je ne puis définir; et dont, malgré moi, je me sens tout ému.

CHŒUR en dehors.

Air de la Dame Blanche,

Chantons, ménestrels joyeux,  
Refrains d'amour et d'hyménée;  
La plus heureuse destinée  
Comble en ce jour tous leurs vœux.

YELVA le prend par le bras pour lui dire: Écoutez!

TCHÉRIKOF. Ce sont mes vassaux... qui chantent un air du pays.

YELVA semble lui dire: C'est cela même! Son émotion est au comble. Elle prend la main de Tchérikof, la serre dans les siennes, la porte sur son cœur.

TCHÉRIKOF. Je n'y suis plus... je n'y conçois rien... elle paraît si contente, et si malheureuse... et cette amitié si tendre qu'elle me témoigne... vrai, ça donnerait des idées.... Yelva... ma chère Yelva... rassurez-vous.

#### Scène XIV.

LES PRÉCÉDENTS, ALFRED, entrant par la porte à droite, qu'il referme sur lui. Il aperçoit Yelva dans les bras de Tchérikof.

ALFRED. Ciel!... Yelva!...

YELVA, en voyant Alfred, effrayée, hors d'elle-même, s'arrache des bras de Tchérikof, et s'enfuit précipitamment par la porte à gauche dont elle ferme la porte.

ALFRED, à Tchérikof, après un instant de silence. Eh! bien, monsieur, mes soupçons étaient-ils injustes? qu'avez-vous à répondre?

TCHÉRIKOF. Rien... jusqu'à présent... car je n'y comprends pas plus que vous.

ALFRED. Et moi, je comprends, monsieur, que vous êtes un homme sans foi.

TCHÉRIKOF. Monsieur de Césanne!

ALFRED. Oui, c'est vous qui me l'avez ravie; qui l'avez enlevée à mon amour; qui l'avez cachée dans ces lieux, où vous l'avez séduite

... Je n'en veux d'autre preuve que l'amour qui brillait dans vos yeux... que les caresses qu'elle vous prodiguait... et la terreur dont ma vue l'a frappée.

TCHÉRIKOF. Je vous répète que j'ignore ce qui en est... Mais quand ce serait vrai... quand par hasard elle m'aimerait... est-ce que vous prétendez me les enlever toutes?... est-ce que vous n'épousez pas ma cousine?... est-ce que je n'ai pas le droit comme un autre?...

ALFRED. Non, vous n'avez pas le droit de tromper un homme d'honneur, vous qui n'êtes qu'un...

TCHÉRIKOF. C'en est trop...

(ENSEMBLE.)

*Air de la Batelière.*

De rage et de fureur  
Je sens battre mon cœur;  
Mais d'une telle offense  
J'aurai bientôt vengeance;  
Redoutez ma fureur.

(Ils sortent par le fond.)

### Scène XV.

YELVA, Mad. DE CÉSANNE, *sortant de l'appartement à gauche.*

MAD. DE CÉSANNE. Yelva! quelle agitation... Eh bien... Alfred a-t-il pénétré dans ces lieux? ... l'aurais-tu revu?

YELVA *fait signe que oui.*

MAD. DE CÉSANNE. Où donc?... ici?...

YELVA. Oui.

MAD. DE CÉSANNE. D'où venait-il?

YELVA montre la porte à droite. De là!...

(MUSIQUE.)

YELVA. *En ce moment, elle s'est approchée de la porte à droite, qu'Alfred a refermée, en entrant, à la scène précédente; sur cette porte est le portrait que Tchérkof a montré à la scène cinquième. Yelva stupéfaite s'arrête, regarde le tableau, court à Mme de Césanne, et le lui montre de la main et avec la plus grande émotion.*

MAD. DE CÉSANNE. C'est l'ancienne maîtresse de ce château, la mère du comte de Tchérkof, qui a péri, ainsi que toute sa famille, dans l'incendie de Smolensk.

YELVA tire vivement de son sein le médaillon qu'elle porte, le donne à Mme de Césanne, en lui disant: Regardez, c'est elle.

MAD. DE CÉSANNE. O ciel!... les mêmes traits... c'est bien elle... c'est ta mère.

YELVA court se jeter à deux genoux devant le tableau, l'entoure de ses bras, le presse de ses lèvres; puis, s'inclinant en baissant la tête, elle semble lui demander sa bénédiction.

## Scène XVI.

LES PRÉCÉDENS, FÆDORA, accourant.

FÆDORA. Ah! mon dieu! quel malheur!... M. Alfred et mon cousin...

MAD. DE CÉSANNE. Eh bien?

FÆDORA. Ils avaient été chercher des armes... et je viens de les voir tous les deux descendre dans le parc... ils n'ont pas voulu m'écouter... ils vont se battre!

MAD. DE CÉSANNE. Que dites-vous?... ah! courons sur leurs pas.... (Elle sort.)

FÆDORA. Pourvu qu'il en soit encore temps.

YELVA donne les marques du plus violent désespoir; elle demande par gestes à Fædora de quel côté doit se passer le combat. Fædora lui montre la croisée à droite, qui donne sur les jardins; Yelva court l'ouvrir précipitamment, et, au même instant, on entend un coup de pistolet. Yelva indique, par des gestes d'effroi, qu'elle voit les deux adversaires. Elle est restée auprès de la croisée, tendant les bras vers eux; et, après les plus violents efforts, elle parvient à prononcer ce mot: Alfred!.. Au même instant, affaiblie par les efforts qu'elle a faits, elle tombe évanouie.

FÆDORA la reçoit dans ses bras, la porte sur le fauteuil et lui prodigue des secours. Pauvre enfant! elle a perdu sa connaissance...

### Scène XVII.

LES PRÉCÉDENTS, ALFRED, TCHÉRIKOF, MADAME DE CÉSANNE, tenant Alfred et Tchérikof par la main, DOMESTIQUES.

TCHÉRIKOF, tenant à la main le médaillon d'Yelva. Ah! que m'avez-vous appris?... ma sœur!... ma sœur!... où est-elle...

MAD DE CÉSANNE, lui montrant Yelva qui est sur le fauteuil, étendue et sans connaissance. La voilà.

TCHÉRIKOF. Et ce cri dont nous avons été frappés, et qui a suspendu notre combat?...

FÆDORA. C'est elle qui l'a fait entendre...  
la frayeur... l'émotion... mais je crains qu'un  
tel effort ne lui coûte la vie.

TOUS. Grand dieu!...

(*Yelva est évanouie dans le fauteuil; Tchérïkof  
à droite, Alfred à gauche, à ses genoux;  
Mme de Césanne auprès d'Alfred; Fædora,  
derrière le fauteuil, prodiguant ses soins à  
Yelva.*)

FINAL.

Musique de M. Heudier.

TCHÉRIKOF.

Ma sœur!... le sort nous l'enlève.

ALFRED.

Je la perds, quand pour moi renaissait le  
bonheur!

FÆDORA.

Écoutez.. taisez-vous.. je sens battre son  
cœur.

MAD. DE CÉSANNE.

Oui, déjà de son front s'efface la pâleur;  
Et sortant d'un pénible rêve,  
Elle revient à la vie.

TOUS.

O bonheur!

CHŒUR.

O dieu tutélaire,  
Je bénis ton secours.

YELVA revient peu-à-peu à elle, regarde len-

tement tous ceux qui l'entourent, mais sans les reconnaître encore; elle cherche à rappeler ses idées, aperçoit Mme de Césanne, prend sa main qu'elle baise, puis se retourne, aperçoit Alfred, fait un mouvement de surprise (tout le monde se penche et écoute attentivement); elle le regarde et lui dit doucement: Alfred!.. A l'autre côté elle aperçoit Tchérïkof, lui tend la main et dit: Mon frère!...

ALFRED. Me pardonneras-tu?... m'aimeras-tu?...

YELVA, se levant.

Toujours!

